

RFP 3/2027

Argument du thème : Temps mêlés, temps démêlés

Date limite des manuscrits : 15/11/2026

Rédacteurs

Zoé ANDREYEV*

3 rue de Valenciennes, 75010 Paris – zoe.andreyev@gmail.com

Jean-François GOUIN**

80 quai Jacques Bourgoïn, 91100 Corbeil-Essonnes – jfgouin49@gmail.com

Coordination

Martine Pichon-Damesin

« Mon chéri, mon Roi. Il n'y a pas de passé,
il n'y a pas de futur. Dis-le-toi. Il y a un
présent jusqu'au bout, tout est présent ;
sois présent. Sois présent. »

Eugène Ionesco. *Le roi se meurt*.

Le dur désir de durer.

Paul Éluard.

Le temps ne fait rien à l'affaire ?

Georges Brassens (revisité).

Le temps : on en manque, on court après..., ou bien on en a trop, on voudrait qu'il passe plus vite. Soit il rétrécit comme une peau de chagrin, soit il s'étire, s'allonge à l'infini, torture d'une attente qui n'en finit pas. Il nous échappe, on le perd, on nous le prend, nous le comptons toujours. Nous voudrions le soumettre, mais il est indifférent et se fiche bien de savoir ce qu'on lui veut. On a beau l'orner d'or et d'argent, il n'a d'autre réponse que : tic-tac, tic-tac. « *Vulnerant omnes, ultima necat*¹ », comme il est écrit au fronton de certaines horloges anciennes : nous voudrions tuer le temps, c'est lui qui nous tue. Si l'inconscient l'ignore, ce dernier le lui rend bien.

Pour le petit enfant (comme pour les amoureux), il n'y a que le « maintenant » qui ait du sens, le « plus tard » est d'un difficile apprentissage. L'enfant à la bobine emploie le temps à faire revenir celle qui est partie. Ce modèle du « fort-da », évoqué dans « Au-delà du principe de plaisir » (Freud, 1920g), peut être compris comme le paradigme d'un temps rythmé par l'alternance entre disparition et retour, c'est-à-dire par l'investissement périodique qui caractérise le fonctionnement du système perception-conscience. Le temps trahit la continuité de Chronos, dès lors que le sommeil l'assujettit à une discontinuité.

Le temps, notion indissociable de celle du refoulement, de la mémoire, du souvenir, est omniprésent chez Freud depuis les débuts de ses théorisations, dès son premier modèle de la psyché – « Tu sais que je travaille avec l'hypothèse que notre mécanisme psychique est apparu par superposition de strates, le matériel présent sous forme de traces mnésiques connaissant de temps en temps un *réordonnement* selon de nouvelles relations, *une retranscription...* », écrit-il à Fliess le 6 décembre 1896 (1985c/2006, p. 264) – jusqu'à ses travaux tardifs qui

* Psychanalyste membre formatrice SPRF.

** Psychanalyste SPP.

¹ « Toutes blessent, la dernière tue. »

portent encore la marque de ses premières découvertes, notamment à travers la métaphore archéologique (*Malaise dans la culture*, 1929, *Constructions dans l'analyse*, 1937).

En effet, la psychanalyse et sa pratique nous confrontent sans cesse à un paradoxe entre d'un côté, la permanence chaotique de l'inconscient qui ignore la chronologie, où les temporalités sont confondues et superposées, où il n'y aurait qu'un « maintenant », et de l'autre la temporalité de l'élaboration, du « travail » analytique, du « travail » de pensée, qui s'insère dans un mouvement progrédient, de séance en séance, dans un temps qui passe, au fur et à mesure qu'on avance dans la vie, avec un « démêlage », une différenciation progressive entre passé et présent. Ordre et désordre dans la temporalité – allers et retours, après-coups, coups, lenteurs, retards, attentes, dénis, bref, une temporalité psychique en contradiction avec celle qui nous serait imposée par le corps, physique ou social – ne sont-ils pas le lot quotidien des psychanalystes avec leurs analysants ?

Ainsi, pour Laplanche, le mouvement de la vie, à fortiori celui de l'analyse, n'est ni linéaire ni circulaire, mais suit le mouvement d'une spirale : on repasse par les mêmes points mais à chaque fois différemment, « en espérant que c'est un autre niveau, supérieur » (Laplanche, 2006, p. 10-11). Le temps de l'après-coup – à la fois mêlé et démêlé –, qu'il compare au mouvement de la traduction, se situe lui aussi dans un double mouvement, à la fois régrédient et progrédient (*ibid.*, p. 62). Pour Aulagnier, cet accès à la temporalité se construit tout particulièrement pendant l'adolescence, étape où il s'agira de « se construire un passé », grâce à une mise en histoire qui passe par la confrontation de la psyché « à cette série d'après-coup dont les effets vont à chaque fois s'imposer comme une preuve de la différence qui vous sépare de ce que l'on a été jusqu'alors » (1989, p. 195).

La temporalité freudienne est donc complexe, incertaine, elle nous oblige à démêler le « temps 1 » du « temps 2 » – au minimum. Ce qui prend sens dans l'après-coup réexiste autrement. Selon Green (2000, p. 80), « le temps ne peut jamais faire coïncider le moment de son expérience et celui de sa désignation. Cela évoque la relation dite d'incertitude en physique ». Et comme le formule Jacques André (2010, p. 58), la plasticité de l'après-coup « en fait, sinon l'opposé, au moins le différentiel de la compulsion de répétition [...] L'après-coup est *passage* : de la répétition à la remémoration, de l'imaginaire (le surgissement de la représentation inconsciente) au symbolique (la réintégration du passé), du chaos à l'histoire, du silence au récit, de l'*infantia* à la parole ».

Le cadre exigé par la cure nous confronte à cette tension entre continuité et intermittence, à cette inévitable polychronie. Aussi la durée de l'analyse s'est-elle considérablement allongée depuis ses débuts, comme si les analystes avaient pris conscience de la nécessité d'un temps long d'élaboration pour qu'une analyse tende vers un achèvement, ou plutôt qu'il devienne possible de se saisir d'une clé des champs. Mais qui peut se prononcer sur la date de sa fin au moment où elle commence ? Et quand commence-t-elle vraiment ? Que se passe-t-il quand une analyse devient interminable, quand les protagonistes semblent ne pas s'apercevoir qu'ils vieillissent ensemble, quand le transfert refuse de se soumettre à la vie ? Si la durée de la cure peut varier, la durée fixe de la séance, instaurée par Freud et remise en question par la « scansion » des lacaniens, marque tout aussi fortement notre soumission à un temps qui ne nous appartient pas.

La conscience du temps n'est donc pas une idée à priori et résulte d'une construction complexe. Résultat d'un long travail de tissage-détissage, une construction élaborée aussi bien dans les souvenirs que dans les fulgurances des retrouvailles sensorielles avec le passé : « Je regrette de n'avoir pas mieux profité de cette bonne occasion ! » s'exclame un jeune homme à la vue d'une nourrice allaitant son bébé (Freud, 1900a/2003, p. 243), révélant ainsi son désir infantile d'abolir la différence générationnelle. Ce contact immédiat, celui d'un instant de simultanéité, entre présent et passé, celui vécu par Freud sur l'Acropole ou par Proust trébuchant

sur un pavé dans une cour, fait émerger ce qui peut être vécu comme un événement hallucinatoire : « L'actualisation hallucinatoire rend immédiatement perceptible l'expérience antérieure, elle la rend "présente" indépendamment de toute temporalité » (Roussillon, 1997, p. 1671). Le lien est alors fait entre effraction traumatique et mise en sens. Aussi la perte temporaire de la notion du temps que suscite la régression formelle en séance peut être terrifiante : le patient qui jette un œil à sa montre communique à l'analyste son angoisse face à une potentialité traumatique, désorganisante de la relation analytique : que survienne un « retour à la temporalité » (Chervet, 1998, p. 1692) et c'est une difficulté qui se dévoile, une prématurité, voire l'effet d'une présence mortifère, traumatique, qui vient couper le fil, créer un blanc. « C'est une perte non représentable qui est l'objet de la mesure » (Neyraut, 1978, ch. 3). C'est donc à partir d'un état de détresse que, par le détour par l'objet (secourable), un premier ajournement va se mettre en place. Le temps, c'est l'autre, « le temps, c'est les autres » (Girard, 2022, p. 59). Le différent et le différé ne sont-ils pas dans un lien direct ?

Dans la séance, dans cet entre-deux borné par l'arrivée et le départ, dans cet espace où se déploie le « sang mêlé » du fantasme transférentiel, s'éprouve aussi la consistance du temps – parfois fluide, parfois visqueux, parfois granuleux..., qui tantôt s'arrête, tantôt repart à toute vitesse – changements de rythme, décalages, essoufflements, syncopes... Le temps devient polymorphe, pervers, pris dans les rets du sexuel infantile qui envahit le champ psychique. Et puis, après le temps du dedans, il y a cet autre entre-deux, celui de l'entre-les-séances, ce temps du dehors marqué par l'absence et l'attente des retrouvailles, ce temps de la coupure, où s'éprouve peu à peu la perte de l'autre et son caractère implacable. Clotho la fileuse, Lachésis qui distribue les destins, Atropos l'inflexible qui coupe les fils de la vie.

Pontalis (1992, p. 15) souligne ainsi que « la fameuse proposition, "l'inconscient ignore le temps" a fait dire bien des sottises. Oui, il est hors du temps linéaire, irréversible, secondarisé, il se soucie comme d'une guigne de nos repères chronologiques, brouille les époques [...]. Mais il n'échappe pas pour autant à toute expérience du temps et à ce qui en est sans doute le noyau : l'expérience de la perte et de l'absence. L'inconscient, ce sont les temps mêlés, ce n'est pas l'intemporel. »

Les temps mêlés de l'inconscient, ce sont ceux des affects, de l'anachronisme – ce qu'on appelle la régression – que vient mobiliser toute séance avec son dispositif asymétrique auquel on n'a jamais fini de s'habituer. Cette régression (topique, temporelle, formelle), caractéristique du rêve, fait du temps de la séance un temps paradoxal, à la fois fini et infini, à la fois soumis au temps présent et mettant la temporalité psychique bloquée dans ce présent au défi de se démêler de ce qui la fige, de retrouver le mouvement de la vie qui ne peut aboutir qu'à la mort. « Le rapport de la fantaisie au temps est de façon générale très significatif, écrit Freud, on est en droit de dire : une fantaisie est comme en suspens entre trois temps, les trois moments temporels de notre activité de représentation [...] Ainsi donc du passé, du présent, du futur, comme enfilés sur le cordon du souhait qui les traverse » (Freud, 1908e/2007, p. 165). La pulsion investit le temps, le temps du fantasme est le temps du désir, à la fois elle refuse le verdict du temps tout en s'en servant à ses fins. Ne dit-on pas que la vengeance est un plat qui se mange froid ?

Si les temps mêlés sont des temps empreints d'immédiateté, de la sexualité infantile et de son amour du mélange et de son refus des frontières, les temps démêlés sont alors ceux de l'ordonnancement des générations : le temps du deuil, le temps de l'attente, de la séparation et de la déssexualisation, de la reconnaissance de la différence entre avant et après, entre le mort et le vif. Ce temps-là s'inscrit d'abord dans le vécu du corps qui change.

L'adolescence et la vieillesse ont en commun de forcer l'inconscient hors de son déni protecteur : plus question d'une enfance éternelle, plus question d'une jeunesse d'esprit qui fera fi du corps, celui-ci finit toujours par réclamer son droit à mourir.

Alors, peut-on vraiment dire que l'inconscient ne connaît pas le temps ?

Références bibliographiques

- André J. (2010). *Les désordres du temps*. Paris, Puf.
- Aulagnier P. (1989). Se construire un passé. *J Psychanal Enfant* 7 : 191-220.
- Chervet B. (1997). Temps et processus de Temporalisation. Se mourir ou les amours d'Éros. *Rev Fr Psychanal* 61(5) : 1690-1698.
- Freud S. (1985c [1887-1904]/2006). *Lettres à Wilhelm Fliess : 1887-1904*. Paris, Puf.
- Freud S. (1900a [1899] /2003). L'interprétation du rêve. *OCF, P*, IV. Paris, Puf.
- Freud S. (1908e [1907]/ 2007). Le poète de l'activité de fantaisie. *OCF, P*, VIII : 159-171. Paris, Puf.
- Freud S. (1920g/1996). Au-delà du principe de plaisir. *OCF, P*, XV : 273-338. Paris, Puf.
- Freud S. (1930a [1929]/1994). Le malaise dans la culture. *OCF, P*, XVIII : 243-333. Paris, Puf.
- Girard M. (2022) Le temps, c'est les autres. *Psychanal Psychose* 22 : 1-19.
- Green A. (2000). *Le temps éclaté*. Paris, Éditions de Minuit.
- Laplanche J. (2006). *Problématiques VI, L'après-coup*. Paris, Puf.
- Freud S. (1937d/2010). Constructions dans l'analyse. *OCF, P*, XX : 57-73. Paris, Puf.
- Neyraut M. (1978). *Les logiques de l'inconscient*. Paris, Hachette.
- Pontalis J.-B. (1992). Préface pour *Les délires et les rêves dans la Gradiva de Jensen* de Sigmund Freud. Paris, Gallimard.
- Roussillon R. (1997). Construire le temps. *Rev Fr Psychanal* 61(5) : 1669-1674.